

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Je suis une femme, vous entendez, petit... Je n'ai pas le droit d'avoir du cœur, d'aller voir Jacques Marelle malade...

Et elle étendait les bras, se tordait les mains, déchiquetait son mouchoir.

—De grâce, Lucette !... calmez-vous... C'est stupide !... C'est idiot, cruel...

Il lui avait pris une main, la serrait en la sienne, essayait de la calmer. C'en était trop. Le visage caché en l'autre main, le mouchoir posé sur la bouche, sur les yeux, elle sanglotait, ne voulait rien entendre. Alors il la prit sous le bras, la guida pour la forcer à marcher, l'éloigner de ces Joyeux qui les regardaient toujours, plantés en travers de la porte, derrière eux. Dans l'allée voisine, des camarades passèrent, et les apercevant tout près l'un de l'autre, allant lentement, ils sourirent. L'un d'eux cria même :

—Mes compliments !

A quoi un autre, bêtement, ajouta :

—Ne vous embêtez pas, mes enfants !

Lucette s'était arrêtée, avait relevé la tête.

—Imbéciles !... murmurait Pierre entre ses dents.

—Pourquoi ! dit-elle durement, la voix brève, essuyant ses yeux, les larmes noyant ses joues devenues pâles subitement... Pourquoi ?... Je suis la femme... la femme après tout... bête à plaisir, machine de joie, pas autre chose... quoi que je fasse, jamais je n'effacerai cela... Alors, à quoi bon laisser voir qu'on a du cœur ? Ils ont raison. Il ne faut pas qu'on "s'embête" avec moi... Tenez, disons-nous adieu. Aux yeux de vos camarades je vous compromets, mon bon Pierre... ..

—Lucette !...

—Aussi, c'est votre faute, vous m'écoutez trop complaisamment. Dieu

sait pourtant que ce que nous échangeons n'est pas toujours d'une gaieté folle... Allons, adieu !...

Pendant qu'elle parlait, Pierre la sentant se monter, devenir mauvaise, resserrait son étreinte, lui barrait le chemin, s'obstinait à vouloir rencontrer son regard, mettre ses yeux en ses yeux qui le fuyaient, glacés.

—Non !... laissez-moi, vous dis-je... Adieu !

D'un brusque mouvement elle se libéra, s'enfuit, fit quelques pas dans le sentier. Jamais elle ne lui avait paru si pathétique et jolie. Dans l'ombre verte descendant sous les palmes immobiles voilant le ciel, sa silhouette jeune, alerte, éclairait le chemin. Alors, comme si elle eût senti le regard de son ami qui la suivait, ne pouvait se détacher d'elle, elle se retourna et gentiment, presque gaie, lui cria :

—Plus tard !... Un de ces jours !

—Pauvre fille ! murmura-t-il. Comment cela finira-t-il ?

Il n'eut pas à songer trop longtemps à l'incident. Une pensée autrement grave le préoccupait. Le matin même, dans son courrier, il avait trouvé une lettre de la mère de Jacques Marelle. En désespoir de cause, elle s'adressait à lui. Qu'en était-il au juste de cette maladie ? Que disait le médecin ? Mais surtout, par pitié, que Jacques ne se laissât plus aller à écrire des lettres aussi désespérées à sa fiancée. La pauvre enfant faisait peine à voir. Maintenant, mère, elle gardait l'invincible espoir du retour. Il ne se pouvait pas qu'il mourût là-bas, si loin des siens qui l'adoraient. Dieu ne voudrait pas pareille épreuve. Cependant, si cela devait arriver, elle suppliait Pierre de veiller, en grand frère aîné, à ce que le pauvre garçon qui toujours, sa vie durant, fut un bon chrétien, ne fût pas surpris par la mort. Si Dieu devait lui prendre cet enfant, que ce soit pour l'empor-

ter en son paradis. Il ne fallait pas le laisser rouler à l'éternité douloureuse. Et la pauvre mère faisait appel à son cœur, au souvenir de ses bien-aimés disparus, à lui, à sa mère, à son père, le héros martyr. Surtout, ne rien dire à Jacques de cette lettre.

—Oui, très facile tout cela, songeait Pierre errant à la recherche du bon curé.

Dans son petit coin, sous un massif de palmes et de lauriers-roses, le prêtre lut la lettre de madame Marelle.

—Bien, fit-il, hochant la tête. J'irai. Je l'ai déjà visité, mais je n'osais. Maintenant je le préparerai doucement. J'espère que Dieu qui est si bon m'aidera à lui gagner cette âme qu'attendrait la douleur, la solitude et le rêve d'un abandon total, d'un adieu déchirant. Vous m'aidez aussi, lieutenant. C'est votre devoir, votre devoir de plus intime ami, d'homme surtout.

Pierre promit, puis s'en alla, le cœur serré, le front barré d'une douleur lancinante, une migraine qui lui venait sans doute, à cause de toutes ces larmes qu'il sentait s'amasser en son cœur goutte à goutte, chaque jour davantage, et qu'il ne pouvait pleurer.

L'amener à accomplir ses devoirs religieux et à ne plus désoler sa fiancée, répétait-il inquiet, effrayé de sa tâche... Comment arriver à tout cela sans lui donner l'éveil ?... Comment dire les mots nécessaires, si graves, d'un air calme quand on se sent guetté par ce regard aigu !...

Le lendemain, sa main posée sur le bouton de la porte, avant d'ouvrir, tressaillit. Son cœur eut une oscillation violente, puis s'arrêta net, glacé, au grincement de la serrure. Et comme la veille, il entra souriant dès le seuil, criant :

—Bonjour, bonjour... Toujours calme ?... pas de fièvre ?

—Non, non, fit le malade, la tête boursoufflée, rouge... Un peu faible seulement, acheva-t-il.

—Ah ! oui..., je comprends... ça suit son cours. Te voilà en pleine floraison. Un vilain moment à passer, acheva-t-il négligemment, regardant les fleurs nouvelles apportées par la petite sœur qui le soignait.

—Dis donc ?... fit la voix étouffée de Jacques...

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.